

—Vous avez faim ! dit le docteur, venez avec moi.

Il l'emmena sur le bord d'une source ombragée de platanes. Une nappe blanche étendue sur une large pierre était couverte des mets les plus appétissants, un pâté de venaison, des fruits, des gâteaux à la crème, un jambon couronné de lauriers : deux dames-jeannes d'une rotondité respectable se rafraîchissaient dans l'onde cristalline de la source. Le docteur et la reine s'assirent sur l'herbe et firent honneur au festin champêtre dont les petits oiseaux venaient en chantant ramasser les miettes.

—Vraiment, dit la reine, vous avez eu une excellente idée, docteur. Jadis, quand je me portais bien, j'aimais à déjeuner ainsi les jours de chasse avec mon fils.

—Et pourquoi ne le faites-vous plus ? dit le docteur.

—Hélas ! je n'en ai pas la force ! répondit naïvement la bonne reine.

—Or ça, dit le docteur, nous allons retourner à pied à la ville.

—Miséricorde ! s'écria la reine. Vous voulez donc me tuer ? il y a une grosse demi-lieue !

—Cela fait partie du traitement, dit le docteur. Acceptez mon bras, Madame, et en route !

Il raconta des histoires à la reine, si bien que le trajet lui sembla fort court. Quand ils s'arrêtèrent, elle leva les yeux et se vit à la porte de l'hôpital.

—Où me conduisez-vous ? fit-elle très étonnée.

—Il faut bien porter nos fleurs à la pharmacie, dit le docteur, et visiter les malades...

—Mais si j'attrape la rougeole, dit la reine, ou la scarlatine ou la petite vérole ?

—Vous n'attraperez rien du tout, dit le docteur. D'ailleurs, la visite à l'hôpital fait partie du traitement.

—Il fallut obéir et visiter toutes les salles. La reine fut reconnue par un malade qui en la voyant s'écria : — Voici la reine ! Ah madame ! vous êtes donc guérie ?

—Et toi, mon pauvre Cottret, dit-elle, te voilà donc à l'hôpital ? qu'as-tu ?

—Ah ! dit Cottret, c'est que j'ai laissé tomber ma serpette sur mon pied, et que je me suis coupé une veine. J'ai voulu arrêter le sang avec un champignon : ça s'est envenimé, et il y a un mois que je suis à plat de lit... Vous rappelez-vous, madame, un jour que j'apprenais à Votre Majesté à greffer des rosiers de Damas ? je me coupai et vous eûtes la bonté de bander ma blessure avec votre beau mouchoir de dentelles et ça me guérit tout de suite. Si vous aviez été là quand je bandai mon pauvre pied, je ne serais pas à l'hôpital !

—Pauvre Cottret, dit la reine ; montre ton mal au docteur ; je veux te panser moi-même.

Et s'agenouillant elle défit de ses blanches mains les bandages du blessé. Cottret pleurait et riait à la fois, et tous les malades agitant leurs bonnets de coton criaient : Vive la reine !

Le docteur mit de l'arnica sur le pied de Cottret et lui promit une prompte guérison. La reine était si contente au milieu de ces braves gens qu'elle ne pensait plus à s'en aller. Le docteur lui dit : — Voici l'heure de rentrer au palais, Madame. Il faut aller voir votre petit-fils, cela fait partie du traitement.

Ils trouvèrent le petit prince qui essayait de marcher. Sa mère le tenait avec des lisières dorées, et l'enfant agitant ses petites mains s'avavançait en chancelant sur la pelouse.

—Tendez-lui les bras, madame, dit le docteur.

—C'est inutile, dit la reine, les petits enfants ne me sourient plus depuis que j'ai perdu les roses de mes joues.

—Essayez, il le faut ! dit le docteur.

La reine se baissa et appela le petit prince de sa douce voix, en lui tendant les bras. Il vint s'y jeter, et pour la première fois la reine embrassa son petit-fils.

—Oh ! ma mère ! dit la princesse ravie, comme il vous ressemble ! Et la reine rougissant de plaisir embrassa aussi sa belle-fille.

Puis le docteur voulut que la reine entendit un peu de musique. Il la fit promener en bateau, dîner avec ses enfants, et à huit heures lui permit de s'en aller coucher, bien lasse, mais fort contente.

Les vingt et un jours s'écoulèrent rapidement. La reine n'était plus reconnaissable. Elle se promenait, chassait, faisait de la tapisserie, et redevenait d'une gaieté charmante. Le prince avait volontiers embrassé le docteur tous les quarts d'heure.

Celui-ci, cependant, avait fait préparer un vaisseau et avertit la reine qu'il était temps de partir pour Jouvence. Fidèle à sa parole, elle n'avait rien dit.

—Ne faites pas d'adieux et ne prévenez personne, madame, dit Paulus. Vous comprenez bien que si notre projet s'ébruitait le moins du monde, toutes les vicieuses sempiternelles de la Mysie feraient émeute pour venir avec nous à Jouvence. Or, j'ai fait serment de n'y conduire qu'une personne à la fois. Prenez avec vous la seule Flipote, votre première femme de chambre, que je considère comme un prodige. Elle trouve moyen de parler toujours sans jamais mentir ni médire. C'est la personne de la cour qui m'étonne le plus. — J'ai prévenu le prince. Il ne sera pas inquiet : partons incognito...

La reine se soumit, bien qu'il lui en coûtât de s'en aller sans dire adieu à ses enfants. Elle s'embarqua. De bons matelots manœuvraient le navire, et Paulus, qui était aussi excellent marin qu'habile médecin, guidait sa marche. On traversa l'archipel et la Méditerranée sans encombre, on franchit les colonnes d'Hercule, et bientôt le vaisseau flotta en plein Océan, se dirigeant vers le Nord.

Les loisirs de la traversée permettaient à la reine de s'entretenir avec le docteur, et, tout en causant, elle apprenait une foule de choses dont elle ne s'était jamais doutée. Elle ne s'ennuyait point, et cependant le questionnaire quelquefois sur le but de leur voyage.

—Sommes-nous encore bien loin de la fontaine de Jouvence ? disait-elle.

—Patience ! disait Paulus. Nous y arriverons bien.

Un jour, lasse de ne voir que le ciel et l'eau, elle lui dit : — Ne ferons-nous pas escale dans quelque port ?

—Rien de plus facile, dit le docteur, j'y songeais. Et, faisant virer de bord, il alla jeter l'ancre près des côtes de Normandie.

—Je veux vous montrer un petit coin de mon pays, dit-il à la reine, et vous faire boire un pichet de cidre. Cela ne nuira pas au traitement.

Ils descendirent dans la chaloupe avec Flipote, et abordèrent près de Honfleur, au pied d'une falaise verdoyante. Le docteur ordonna aux rameurs de veiller sur la barque, et, offrant la main à la reine, il l'aida à gravir un sentier en zig-zag, qui les amena bientôt en haut de la falaise.

Là, s'étendait autour d'une auberge rustique un vaste verger où cent vieux pommiers plus tortus les uns que les autres et couverts de fruits dorés et empourprés, s'appuyaient sur des béquilles pour ne pas succomber sous le poids de leurs richesses.

A leur ombre on avait dressé des tables et des bancs faits avec des débris de navires, et placé sur des affûts force tonneaux de cidre. Une noce normande festina sur l'herbe pêle-mêle avec des poules, des alibérons, des gros bœufs à l'œil mélancolique, et le joyeux tumulte des gens de la noce se mêlait à la plainte de l'Océan.

Le docteur appela l'hôtesse, et fit servir sur une table à part un pot de cidre et quelques mets du pays. L'air de la mer avait aiguisé l'appétit des voyageurs, et la bonne reine, voyant que Flipote regardait la table du coin de l'œil, la fit asseoir près d'elle et lui versa du pichet. Il n'en fallait pas tant pour délier la langue de la brave Flipote, aussi dit-elle mille folies qui donnèrent le fou riro au docteur et à la reine. Celle-ci, ne songeant plus à garder son secret, laissa échapper ces mots : — Dites-moi, docteur, de combien rajeunirai-je à Jouvence ?

—De vingt-cinq ans, madame, dit le docteur, on ne peut rajeunir à moins. Les eaux de Jouvence sont violentes.

—Alors, dit la reine, j'aurai quinze ans. C'est bien jeune ? Mais, du moins, je ne rajeunirai que de figure, n'est-ce pas ? Je garderai ma raison et mon expérience.

—Point du tout, Madame. Vous redeviendrez absolument, au moral comme au physique, ce que vous étiez à quinze ans.

—Bonté divine ! s'écria Flipote en élevant les bras au ciel. Vous allez faire cette folie, madame ! Vous voulez donc vous remarier ?

—Non pas ! dit la reine. J'ai fait un vœu et je l'accomplirai.

—Chansons ! s'écria l'impitoyable Flipote ; vous n'y entendez que ? Si vous redevenez une jeune fille de quinze ans, vous enverrez le vœu se faire lanlaiser, et il faudra que monseigneur votre fils danse à vos noces et je vous réponds qu'il rira jaune.

—Taisez-vous, Flipote, vous m'ennuyez, dit la reine.

Mais il eût été aussi facile d'arrêter la marée montante que d'enligner l'éloquence de Flipote.

—Je me tairai, dit-elle, je serai muette comme une merluiche, on sait bien que je n'aime pas du tout à parler, c'est connu, mais, enfin, j'aime le prince, moi, j'ai bercé, j'ai vu naître son fils, et je prends les intérêts de mes maîtres, et ce que j'en dis, Madame, c'est pour votre bien, et si vous redevenez une petite princesse de quinze ans, comment voulez-vous que votre fils, qui en aura vingt à la Saint-Martin, vous respecte, et qu'il aime votre belle-fille, qui en a eu dix-huit à la Chandeleur, vous obéisse ? Qu'avez-vous besoin de changer de figure ? Vous êtes belle comme tout, vous vous portez comme un charme depuis que vous écoutez les conseils du docteur, vous mettez la joie au cœur du pauvre monde rien qu'en vous montrant, et que diantre voulez-vous de mieux ? quel chien de plaisir après tout trouveriez-vous à survivre à vos enfants ?

—Cette Flipote est insupportable, dit la reine. Restez là, vilain moulin à paroles. Je vous défends de me suivre. Docteur, allons donc voir ce qui fait ainsi crier les gens de la noce ?

De joyeuses acclamations saluaient l'arrivée des violons et la reine du bal qui s'appretait à commencer un menuet. Aphéls voulut la voir. Elle était droite comme un i et dansait à merveille avec le marié. La reine s'approcha et fut surprise de la voir si vieille.

—Ce n'est point la mariée, je pense ? fit-elle.

—C'est sa trisaïeule, lui répondit un gros normand. Cette bonne maman a quatre-vingt-quatre ans. C'est la bonté et la gaieté en personne. Elle est chérie et respectée de tout le pays.

Le menuet s'acheva, mais, à la dernière révérence, le bonnet cauchois de la vénérable danseuse tomba ; son chignon se déroula et ses beaux cheveux blancs, tombant jusqu'à ses pieds, l'enveloppèrent comme d'un manteau de neige, tandis que son visage, animé par la danse, brillait vermeil et joyeux. Ses enfants et ses petits-enfants l'entourèrent en criant : Vive notre belle grand'maman ! et l'emportèrent en triomphe dans la maison.

—Docteur, dit la reine, si nous retournions tout simplement en Mysie ? Je ne me soucie plus guère d'aller à Jouvence.

—Comme il vous plaira ! dit le docteur, Votre Majesté n'en est pas loin, cependant. Voyons, décidément, allons-nous à Jouvence ?

—Retournons chez nous, dit la reine, je suis réconciliée avec mon âge et n'en veux point changer. Holà, Flipote, venez, nous partons, nous retournerons en Mysie ; je ne rajeunirai point, c'est décidé.

—Voilà qui est parlé d'or, dit Flipote ; ainsi soit-il, amen, et alleluia !

Et elle suivit joyeusement la reine et Paulus de Normandie.

# Institutiones Philosophiæ Naturalis

SECUNDUM PRINCIPIA S. THOMÆ AQUINATIS

AD USUM SCHOLASTICUM

ACCOMMODAVIT

TILMANNUS PESCH S. J.

1 fort volume in-8.....Prix Franco \$2.50.

## CINQUIÈME CORBEILLE

DE

# Légendes et d'histoires

Par M. L'abbé Allègre

1 volume in-8.....Prix Franco \$1.25.

# LE SAVOIR-FAIRE

ET LE

## SAVOIR-VIVRE

DANS LES DIVERSES CIRCONSTANCES DE LA VIE

Guide pratique de la vie usuelle

A L'USAGE DES JEUNES FILLES

Par Mlle CLARISSE JURANVILLE

1 volume in-12 Cartonné.....Prix franco 40 cts.

### PORTRAITS DE JEUNES FILLES.

Si vous voulez savoir ce que sera plus tard une jeune fille comme maîtresse de maison, faites le possible pour la surprendre à la cuisine, ce qui sera déjà d'un bon augure ; et si elle ne s'excuse pas, si elle n'est pas honteuse d'être surprise à de vulgaires travaux, soyez assurés qu'elle possède un jugement sain et un raisonnement droit.

Arrangez-vous pour assister à une sortie qu'elle fera un jour de mauvais temps : si elle s'enveloppe soigneusement d'un waterproof, si elle se coiffe d'un chapeau de la saison passée, cette femme ne se ruinera pas en robes et en chapeaux de la bonne faïence.

Si vous la voyez arranger sans affectation des fleurs dans un vase, ranger les faux pli d'un rideau, disposer les sièges et les meubles d'une façon commode et gracieuse, cette femme aime l'intérieur, ne courra pas de bals en fêtes, sera la gardienne du foyer.

Ce portrait que j'emprunte à un écrivain me donne la pensée d'en tracer quelques autres ; il me remet en mémoire un fait dont j'ai été témoin il y a quelques années. Une dame était en villégiature avec moi dans une maison amie ; je lui demandai un jour pourquoi elle semblait étudier avec tant de soin le caractère des jeunes filles qui passaient sous nos yeux, et dont plusieurs parlaient avec leurs mères l'hospitalité qui nous était si gracieusement offerte. Elle me répondit : J'ai un fils à marier bientôt, je plante mes jalons et je prépare son choix. Notre intimité me permit de lui demander, avant de nous quitter, le résultat de son étude, et voici ce qu'elle me répondit :

Laure, si belle et si riche pourtant, ne me plaît pas ; elle est arrogante, a beaucoup de morgue, de hauteur, pour ne pas dire d'orgueil ; elle a un ton sec et tranchant qui est une anomalie choquante chez une jeune fille. Je l'ai entendue faire une réponse inconvenante à sa mère, et, à mon avis, le manque d'égalité envers une mère dénote un mauvais cœur. Peut-être Laure s'imagine-t-elle que les règles de la politesse et du savoir-vivre doivent s'observer envers les étrangers seulement et non envers les parents ; c'est une erreur grave et très commune de nos jours.

Ouvrons ici une parenthèse pour citer, à ce sujet, une page de Mme d'Alq ; cette dame dit avec beaucoup de justesse : "Des têtes insouciantes et légères plutôt que mauvaises se figurent qu'en famille tout est permis ; d'autres s'imaginent qu'il serait ridicule de se gêner, et que le respect, la politesse, l'amabilité doivent se réserver exclusivement pour les étrangers. Quo de malheurs irréparables, cependant, naissent ou dérivent de cet abandon des convenances, de cet oubli des bonnes manières ! Eh quoi ! on dissimule ses défauts, ses infirmités de caractère et même ses infirmités physiques vis-à-vis de personnes qui ne nous sont rien, qui n'auraient à les supporter que peu de temps, pour les étaler à nu, dans toute leur laideur, et les imposer pour la vie à ceux que les liens du sang forcent à vivre avec nous ? Les croyons-nous donc moins sensibles aux froissements, aux brusqueries, moins capables de ressentir des répugnances, des dégoûts ?

L'affection aidera, dit-on, à les supporter ; mais cette affection se trouvera affaiblie peu à peu et finira par disparaître. Au contraire, en nous montrant toujours bienveillants pour les autres, la vie de la famille deviendra aussi douce, aussi

agréable qu'elle est parfois, — c'est triste à dire, — dure et pénible.

On ne peut que gagner, d'ailleurs, à se gêner un peu chez soi ; c'est une bonne habitude qu'on prend insensiblement. Méfions-nous du sang-gène que l'on contracte si facilement, il conduit à la vulgarité, et de la vulgarité à la grossièreté et à qu'un pas.

Quels que soient l'âge des enfants et leur position sociale, quels que soient les défauts des parents, ces derniers doivent toujours occuper en tout et partout la première et la meilleure place."

Maintenant, continuons nos portraits.

Marie s'est présentée un jour au déjeuner avec un col qui n'avait pas de bouton, et j'ai souri plusieurs fois en voyant le soin qu'elle mettait à serrer, à l'aide d'un ruban, les deux côtés rebelles du col qui ne voulait pas se joindre. J'ai vu aussi, un matin, le poignet de sa robe de chambre attaché avec une toute petite épingule ; ajouterais-je que ses gants sont souvent décolorés ou troués ? Je parierais cent contre un que Marie sera une femme sans ordre.

Pauline est toujours tirée à quatre épingles, et sa grande occupation est sa mise. Elle n'aime à s'entretenir que de chiffons, de étoffes et de modes nouvelles. Quand elle est en toilette, elle manque de naturel ; elle devient pincée, parle du bout des lèvres, se tient droite comme un piquet et n'ose faire aucun mouvement dans la crainte de chiffonner ses vêtements ou d'en déranger la symétrie. Pauline, en outre, ne peut entrer dans une chambre sans s'occuper d'abord de la glace ; elle se regarde furtivement, mais adroitement, mille fois le jour ; on dirait que les miroirs ont un aimant qui attire ses yeux. Grand Dieu ! si elle agit ainsi en société, qu'est-ce donc quand elle est seule ! Ces minauderies dénotent un amour de soi exagéré, ou tout au moins une grande légèreté.

Ernestine est instruite, gaie et spirituelle ; mais elle est médisante et moqueuse. Jamais j ne lui ai entendu dire du bien de personne ; elle voit à merveille les imperfections des autres, les fait ressortir, et déchire à belles dents ses compagnes absentes, chaque fois que l'occasion s'en présente. Elle tourne en ridicule leurs moindres défauts, imite leur tournure, leur son de voix ; je l'ai même entendue persifler une vieille femme boiteuse, ce qui était un manque de cœur. Depuis ce moment surtout, j'ai une triste opinion de son caractère. Une personne parfaitement bonne ne se moque point et ne dit pas de mal du prochain. Ernestine me semble aussi avoir trop d'aplomb. Je préfère dans une jeune fille la timidité, la rougisseur, l'embarras, même une certaine gaucherie, à la hardiesse.

La douce et bonne Thérèse n'a peut-être pas les qualités brillantes de l'esprit qui distinguent quelques-uns de ses amis, mais elle possède à un haut degré toutes les qualités du cœur, et celles-là sont incomparables ! Son caractère est toujours égal, sa douceur ne se dément point, sa bonté se révèle dans toutes ses actions. A table, en promenade, en société, elle ne s'occupe que d'être agréable à ceux qui l'entourent. Que d'attentions pour sa grand-mère ! Elle lui offre le bras pour descendre l'escalier, lui approche siège et tabouret quand elle veut s'asseoir, supplée au manque de mémoire de l'aïeule, fait ses commissions et devient sa dame de compagnie... Une si bonne fille ne peut être qu'une excellente femme ; aussi est-ce Thérèse qui a toutes mes prédilections.